

Une larme vint aux paupières, peu accoutumées aux pleurs cependant, de Martial :

— Monseigneur, elle meurt de faim !

Aussitôt les serviteurs furent requis d'apporter les vins généreux et les mets les plus reconfortants. Puis Martial raconta les événements et s'inquiéta surtout du sort du vicomte de Mercourt.

Le duc réfléchit.

Somerset, prononça-il, a besoin de complots ; il a besoin de troubles pour se soutenir.

« Puis, c'est un homme sanguinaire, implacable.

Et raffermissant sa voix

— Quoi qu'il en soit, soyez tranquille, mon brave. A partir de cette heure, la cause du vicomte de Mercourt, de mon libérateur, devient la mienne.

Et il tendit les mains à Martial pour sceller ainsi l'engagement qu'il prenait.

CXXI — LEVERS D'AURORE

Le duc de Noxford avait demandé à Martial de le laisser réfléchir durant quelques jours aux moyens efficaces de faire cesser la captivité d'Henri de Mercourt.

Dès le lendemain, il avait fait partir divers émissaires chargés de ses instructions.

Il voulait essayer d'abord les moyens pacifiques, ces ressources de la diplomatie à laquelle Martial avait songé en désespoir de cause.

Durant ce temps, Marguerite continuait à se rétablir et Martial reconstituait ses forces.

La fille d'Ellen avait échangé les véritables haillons qu'elle portait contre des vêtements dignes de son rang.

Elle avait raconté à leur hôte la série d'événements dont elle avait été victime depuis le rapt qui l'avait séparée de sa mère.

— Vous ne craignez rien ici, lui avait dit son hôte. J'ai donné l'ordre de chercher un homme sûr qui connaisse les routes qui mènent d'ici en Ecosse, et les sentiers de la frontière, de façon à n'être pas arrêté par les houspailleurs anglais.

« Dès que cet homme se présentera, je l'enverrai en Ecosse, au manoir de Claymore, annoncer à votre mère que vous êtes en sûreté sous mon toit, en attendant que les circonstances permettent de vous reconduire sans danger auprès d'elle.

Marguerite avait remercié avec effusion, comptant les jours, les heures qui s'écoulaient sans amener le passager absolument dévoué, exigé par son hôte.

Combien elle pensait à la mère digne de tant de tendresse qui devait être en butte à un morne désespoir.

Marguerite en avait conscience rien qu'en s'interrogeant elle-même.

Un autre souvenir occupait aussi sa pensée.

Loin des lieux où le hasard l'avait amenée, elle revoyait passer une figure jeune et douce, et cependant presque mâle déjà.

C'était celle de Julien d'Avenel.

Un chasseur fut enfin présenté au duc de Noxford.

Cet homme avait longtemps poursuivi le gros gibier dans les forêts de la frontière écossaise.

Mais, interrogé, il annonça que le trajet était trop ardu pour pouvoir amener un enfant avec lui.

— Il faut être endurci comme je le suis, monseigneur, pour pouvoir cheminer là où je le ferai.

Le lord approuva ; ni lui, ni Martial n'auraient consenti, d'ailleurs, à exposer ainsi la petite-fille de lord Mercy.

Le duc de Noxford conduisit alors le chasseur devant Marguerite.

Celle-ci coupa, avec des larmes d'espérance, une mèche de ses cheveux et un morceau du ruban qui ornait la robe qu'elle conservait, ainsi qu'un souvenir, lorsqu'elle avait été enlevée par Stewart Bolton.

Elle inséra le tout dans une lettre naïve et tendre qu'elle libella à la hâte ; et le chapelain en scella devant elle le pli sur lequel il apposa les armes de Lancastre, avec l'assentiment du duc.

Marguerite appuya longuement ses lèvres sur le papier, puis le tendant au chasseur :

— Dites à ma mère que c'est mon cœur que vous lui portez.

L'homme s'inclina et cacha la missive sous sa rude casaque.

Le messager parti, le descendant des Lancastre invita Martial Dacier à venir le rejoindre dans la chambre où il l'avait reçu avec Marguerite le jour de leur arrivée.

— Brave écuyer, lui dit le châtelain, le courrier qui vient de partir pour l'Ecosse vous montre que je n'oublie pas mes promesses. C'est de votre noble maître que je veux vous parler à présent.

L'œil du soldat s'éclaira, ardemment attaché sur son interlocuteur.

— Vous savez que j'avais envoyé de nombreux émissaires afin de

voir ce qu'il y aurait à faire. Malgré mon peu de confiance, je me disais pourtant que le louche Somerset consentirait peut-être à une paix qui assurerait, en somme, qui consacrait sa domination.

« Je me suis trompé. Cet homme, convaincu que son pouvoir néfaste ne peut se soutenir que par la violence, se refuse à toutes négociations.

« L'aveu est pénible, mais il est nécessaire : nous ne pouvons compter sur aucune conciliation pour tirer votre maître, le vicomte de Mercourt, de son cachot. Il est voué à la mort !

Une détresse violente étreignit le cœur du Français.

— La diplomatie a échoué, et cependant, je vous le déclare seulement à présent, il en a coûté à ma légitime fierté de faire en quelque sorte des avances à un Somerset, moi, un Lancastre.

Martial Dacier reconnut alors toute la hauteur d'âme du châtelain qui, sans même en parler, n'avait pas hésité une minute à sacrifier son orgueil à son devoir.

Le duc poursuivit :

— Reste la force ?... Dans une épopée obscure, mais splendide, vous avez éprouvé, hélas ! qu'elle ne peut rien, qu'elle ne pourrait plus rien, surtout aujourd'hui. Il ne reste donc qu'une ressource : la ruse.

« Voici donc ce que j'ai résolu et préparé : j'ai à peu près la même taille que Somerset. La nuit, à cheval, avec une barbe coupée comme la sienne, revêtu d'un costume semblable et entouré de cavaliers qui me masqueront en partie, on pourra aisément me prendre pour lui.

« Je vais donc me rendre à Londres, où j'aurai des vêtements pareils à ceux de Somerset, ainsi que des uniformes des gardes de ce vil favori : de quoi en revêtir une trentaine d'hommes. L'amant d'Elisabeth ne se présente que de nuit à la Tour de Londres ; cette heure louche est celle qui convient à cet infâme. A la seule vue de l'uniforme de ses gardes, les portes de la citadelle s'ouvrent devant lui.

« Je me présenterai donc devant la Tour de Londres entouré de trente de mes soldats, des hommes dévoués, déguisés en gardes de Somerset. Devant l'impossibilité de prévoir un stratagème aussi audacieux, les portes seront donc ouvertes toutes grandes devant nous ; nous entrerons ! Et alors... à la grâce de Dieu !

Les traits de Martial avaient passé par tous les degrés de l'attention la plus extrême et de l'exaltation en écoutant le châtelain expliquer succinctement son plan réellement imprévu.

— Ah ! monseigneur, merci !... merci pour mon maître, le vicomte de Mercourt. Il sera sauvé cette fois, mais de grâce, permettez-moi de vous accompagner. Il y aura peut-être du péril... Puis, il me serait si cruel de n'être pas là pour baiser les mains de mon seigneur enfin délivrées de leurs chaînes. Quant à la fille de lord Mercy, à la douce et chère enfant qui est ici...

— Je m'attendais à votre demande, interrompit le duc de Noxford, et j'ai donné des instructions, tant au capitaine qui commandera le château fort durant mon absence qu'à mon intendant. Si, par hasard... la fortune nous ayant été trop contraire, je ne revenais pas, on attendrait le retour du chasseur envoyé au manoir de Claymore ; l'on formerait alors une expédition assez forte pour résister à une attaque, et l'on conduirait la jeune Marguerite en Ecosse, en passant à travers les montagnes.

Tout ayant été prévu de la sorte par le grand seigneur, il tardait à Martial de se mettre en route, quoiqu'il éprouvât une certaine mélancolie à se séparer de la fillette à laquelle il s'était attaché à force de l'avoir vue malheureuse.

Marguerite fut appelée alors dans la chambre où le duc et Martial venaient d'échanger ces paroles ; et, sérieuse, réfléchie comme elle l'était, surtout après les épreuves qu'elle avait subies, elle fut mise au courant de ce qui avait été décidé.

— Je prierai sans cesse pour vous et pour la délivrance de celui qui fut mon premier libérateur, dit-elle avec émotion lorsqu'elle eut tout appris.

Le départ devait avoir lieu le jour après.

Le duc de Noxford alla choisir lui-même, dans la garnison de son château, les trente hommes les plus fidèles, les plus braves et les plus résistants à la fatigue.

CXXII. — L'ENFANT PRODIGE

Le duc de Noxford avait soigneusement réglé les étapes de son voyage.

Au matin, le surlendemain, ils se présentaient, par petits groupes, aux diverses portes de Londres.

Le duc de Noxford, semblable à un vieil officier, était avec ceux de ses hommes costumés en soldats.

Martial, lui, ayant laissé son cheval à une auberge hors de la ville, se présenta seul, chargé d'un lourd fardeau d'herbage.